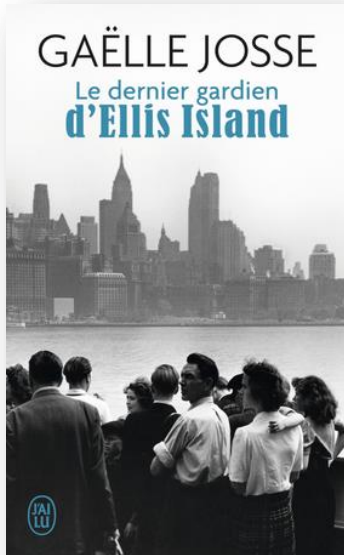


Le dernier gardien d'Ellis Island, de Gaëlle Josse

- **Classe de 2nde (œuvre intégrale)**

Objet d'étude : Le roman et le récit du xviii^e siècle au xxi^e siècle



Fiche pédagogique réalisée par Thomas Cepitelli,
docteur en littérature comparée et professeur certifié
de lettres modernes

7,10 euros

Collection : Littérature française



Le mot du professeur

Novembre 1954. Le centre d'immigration d'Ellis Island à New York s'apprête à fermer ses portes. Son directeur, John Mitchell, veille, seul, sur cette île, passage obligé des candidats à l'immigration depuis plus de cinquante ans. Il fait le bilan de ces années vécues dans ce lieu chargé de souvenirs et se remémore la perte de son épouse, son attirance pour la jeune Sarde Nella et les destins de tous ces êtres qu'il a interrogés, triés, leur accordant l'exil ou les renvoyant chez eux.

D'une plume limpide, pudique et émouvante, Gaëlle Josse signe un texte au croisement du documentaire et du récit fictionnel, et interroge l'enchevêtrement des destins individuels et de l'histoire.

Problématique

Comment un récit intime peut-il évoquer l'histoire ?

FICHE ENSEIGNANT

I. Entrer dans l'œuvre

BIOGRAPHIE



Venue à l'écriture par la poésie, Gaëlle Josse publie son premier roman, *Les heures silencieuses*, en 2011 aux éditions Autrement, suivi de *Nos vies désaccordées* en 2012 et de *Noces de neige* en 2013 chez le même éditeur. Ces trois titres ont remporté plusieurs récompenses, dont le prix Alain-Fournier et le Prix national de l'audio-lecture en 2013 pour *Nos vies désaccordées*.

Le dernier gardien d'Ellis Island a été un grand succès et a obtenu, entre autres récompenses, le prix de littérature de l'Union européenne. *Une longue impatience* a reçu le prix du

public du Salon de Genève, le prix Simenon et le prix Charles-Exbrayat. *Une femme en contre-jour* a remporté le prix Terres de Paroles 2020 et le prix Place ronde du livre photographique. *Ce matin-là*, paru en 2021, a également rencontré un très large public.

Gaëlle Josse signe son retour à la poésie avec son recueil *Et recoudre le soleil*, paru en 2022. *La nuit des pères*, son dernier roman, est paru en août 2022. La plupart de ses livres sont traduits dans de nombreuses langues et étudiés dans les lycées.

Gaëlle Josse est diplômée en droit, en journalisme et en psychologie clinique. Après quelques années passées en Nouvelle-Calédonie, elle travaille à Paris et vit entre Paris et la région parisienne. Elle est chevalier des Arts et Lettres et chevalier de la Légion d'honneur.

Source : Éditions Noir sur Blanc

ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

1) En regardant l'illustration de la couverture et le titre, que pouvez-vous imaginer du roman ?

On peut travailler en amont avec les enseignant.e.s d'histoire-géographie. Il conviendra de voir si les élèves connaissent déjà Ellis Island et d'aiguiller les questions suivantes. Les réponses peuvent varier, mais on attend une réflexion sur l'adjectif « dernier », qui laisse entrevoir l'idée de fin, et le terme de « gardien », qui évoque un aspect administratif. La ville de New York peut être reconnue par la présence au dernier plan de gratte-ciel. On peut amener les élèves à réfléchir également à la présence des individus au premier plan sur le bateau : touristes ? migrant.e.s ?

On peut enfin attendre des remarques sur le noir et blanc qui ancre la fiction dans un temps passé.

2) Gaëlle Josse a collecté un certain nombre d'images et de textes (chansons, poèmes) autour d'Ellis Island sur ce site : <https://derniergardienellis.tumblr.com/> Choisissez l'une des photos et décrivez-la.

Le roman de Gaëlle Josse est nourri d'un long et minutieux travail documentaire. S'il paraît ici difficile de donner une correction, on pourra cependant attendre des élèves : une description précise de la photo (cadrage, plan), un sujet clairement défini (le lieu d'Ellis Island, les examens médicaux, les foules), mais aussi une partie plus personnelle, investie, avec un avis sur ce qui est vu.

3) Plusieurs des photos sont contemporaines et présentent des migrant.e.s d'aujourd'hui. Connaissiez-vous ces lieux ? Pouvez-vous en nommer quelques-uns ?

On peut ici penser à Lampedusa, une île appartenant à l'Italie située entre Malte et la Tunisie. Si l'enseignant.e estime sa classe en mesure d'avoir des échanges en bonne intelligence, il est tout à fait possible d'imaginer un débat sur l'accueil des personnes migrantes. Cela permettra de travailler les compétences argumentatives et orales. On peut donner quelques documents, ou bien faire faire des recherches aux élèves, en petits groupes. On peut, en accompagnant les élèves, évoquer le Haut-Commissariat pour les réfugiés des Nations unies (UNHCR) ou, pour de petits groupes en autonomie, les actions de La Cimade : <https://www.lacimade.org/nos-actions/sensibilisation/>

II. Comprendre l'œuvre

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

1) Parcourez le livre de Gaëlle Josse. Comment est-il structuré ? Y reconnaissez-vous le découpage en chapitres traditionnel ? Quelles remarques pouvez-vous faire ?

Le roman n'est pas structuré en chapitres ni en parties, comme peuvent l'être traditionnellement les romans. Ici, le découpage se fait en journées (« le 3 novembre 1954 », p. 9) et grâce à des marqueurs temporels précis : « ce soir » (p. 24), « ce matin » (p. 9). Cette structuration est, bien sûr, celle du journal intime. On peut penser à certains écrits de ce type restés célèbres, comme le journal d'Anne Frank, que connaissent peut-être déjà les élèves. Or, ici, il s'agit d'un vrai-faux journal puisqu'on distingue le narrateur, à savoir « le dernier gardien d'Ellis Island », John Mitchell, de l'autrice, Gaëlle Josse. C'est l'occasion pour l'enseignant.e de revenir sur la définition de l'instance narrative. L'écriture à la première personne du singulier favorise la séparation entre Gaëlle Josse et le personnage.

2) Sur combien de jours le roman se déroule-t-il ? Quelle est la période décrite par John Mitchell dans son journal ? Quelles remarques pouvez-vous faire en comparant ces deux durées et quels sont les procédés de temporalité narrative utilisés ?

La première date donnée est celle du 3 novembre 1954, et la dernière celle du 11 novembre de la même année. Le roman se déroule donc sur neuf jours : « Il me reste neuf jours » (P. 9). Ce temps est celui de la rédaction du journal par John Mitchell. C'est le temps premier de la fiction. Un temps facilement identifiable et quantifiable pour le lecteur, la lectrice, d'autant plus que les journées sont elles-mêmes sous-divisées en moments (« ce matin » et « ce soir »), comme nous le disions dans la réponse à la question précédente. La présence du pronom démonstratif « ce » permet d'ancrer le temps de l'écriture dans une proximité avec celui de la lecture. L'autrice joue sur ce trouble, cette confusion temporelle.

Le temps décrit par John Mitchell est bien plus long, puisqu'il évoque sa carrière sur l'île et dans le centre d'accueil des réfugié.e.s. On peut noter par exemple l'évocation de la date de l'arrivée du *Cincinnati*, « le 21 avril 1923 » (P. 33). On apprend que le gardien a passé au total « quarante-cinq années » (p. 20) à Ellis Island.

John Mitchell a recours à l'analepse pour évoquer des moments passés, comme son mariage avec Liz à la page 41, mais aussi à l'ellipse temporelle, car il sélectionne certains souvenirs et en passe d'autres sous silence. Il utilise également la prolepse au début et à la fin de son récit lorsqu'il évoque le moment où les hommes du service de l'immigration viennent fermer le centre, le 12 novembre : « Nous ferons ensemble le tour de l'île » (p. 10), « Il fera encore sombre quand ils arriveront » (p. 174).

3) En feuilletant le livre, on se rend compte que certains passages sont en italique. À quoi correspondent-ils ? Quelles remarques pouvez-vous faire sur le statut de ces passages au sein du roman ?

Les passages en italique ont différents statuts dans le roman.

On trouve, d'une part, un texte biblique (p. 21-22). Il s'agit du psaume 137, le psaume de l'exil, un texte de la tradition chrétienne. Ce psaume est lu pendant la période du Carême (c'est-à-dire les quarante jours précédant Pâques). C'est une citation explicite : le texte existe réellement.

On trouve, d'autre part, de longues citations du livre *L'Île aux vingt-neuf questions* de Giòrgy Kovàcs. John Mitchell dit qu'il n'a pas pu terminer ce texte et confesse avoir pleuré pendant sa lecture. Or, ce roman n'existe pas. Il est une invention de Gaëlle Josse. On peut parler ici de métalittérature, un enchâssement de textes fictionnels. On peut évoquer avec les élèves le travail de Gérard Genette sur le palimpseste. En effet, en citant dans un « faux » journal des extraits d'un « faux » texte, Gaëlle Josse fait rentrer en écho *hypertexte* et *hypotexte*, c'est-à-dire un texte venant se superposer à un autre dans l'expérience du lecteur. On peut considérer, toujours en suivant Genette, que Josse crée une forgerie, donc une transformation du texte de Giòrgy Kovàcs, qui a en commun avec le sien l'évocation du destin des migrant.e.s d'Ellis Island. Il s'agit de citations fictives donnant une valeur documentaire au journal de John Mitchell.

Le dernier statut des textes en italique est celui de la parole rapportée. En effet, on peut voir aux pages 146 à 150 que Mitchell reporte dans son journal les propos de Lazzarini, l'un des personnages importants du roman. On classe généralement les paroles rapportées comme suit :

- le discours direct : les paroles sont rapportées telles qu'elles ont été prononcées. Elles sont introduites par un verbe de parole (comme « dire », « demander », « rétorquer », « s'exclamer »), par un deux-points et des guillemets. Dans un dialogue, le changement de locuteur se fait par un tiret. On peut aussi insérer le verbe de parole dans le texte en inversant le sujet et le verbe.

- le discours indirect : il permet de ne pas interrompre le récit. Les marques de ponctuation disparaissent. On ne garde que les verbes de parole introduits par un mot subordonnant. Il demande différentes modifications, comme le passage à la troisième personne du singulier, et les indications de temps et de lieu sont modifiées (par exemple, « demain » devient « le lendemain », « près d'ici » devient « non loin » ou « près de là où se trouve... »).

- le discours indirect libre : celui-ci mêle les deux discours cités plus haut. Il n'y a pas de mot subordonnant ni de verbe de parole. Le texte garde sa part d'oralité avec des marques telles que l'interjection, l'interrogation directe ou encore un niveau de langage qui peut rester familier.

En rapportant les propos de Lazzarini tels qu'ils ont été prononcés, Mitchell, et donc par écho Gaëlle Josse, nous fait percevoir toute une palette d'émotions. Il fait le récit de la guérison miraculeuse d'une enfant gravement brûlée, Lorenza, sauvée par Nella. Le récit se fait hypotypose puisqu'il permet, grâce au discours indirect libre, de laisser libre cours à l'évocation de la souffrance de l'enfant, de la douleur de ses parents et des pouvoirs de Nella.

LECTURES ANALYTIQUES

Lecture analytique n° 1

De « C'est par la mer que tout est arrivé. » (p. 9)

à « J'aimerais autant éviter ça. » (p. 11)

Deux mouvements distincts peuvent être découpés dans le texte, correspondant aux lieux évoqués dans l'extrait : Ellis Island et Manhattan. On peut proposer le plan suivant :

1. Un incipit mystérieux (l. 1 à 14)

- Rappelez brièvement les attendus d'un incipit. Quelles remarques pouvez-vous faire ici ?

On nomme *incipit*, du latin *incipire*, qui veut dire « commencer », les premières lignes d'un roman ou d'une nouvelle. C'est un terme que l'on retrouve également en musique. Les attentes d'un lecteur, d'une lectrice dans un incipit sont multiples. D'une part, l'entrée dans le monde fictionnel proposé avec la description d'un lieu et d'un temps donnés qui seront importants dans la suite du roman. On peut penser ici à la ruelle sombre et repoussante de *Thérèse Raquin* d'Émile Zola. La « rencontre » avec le personnage principal est aussi l'un des attendus ; songeons une nouvelle fois à Zola et à l'entrée dans le paysage minier d'Étienne Lantier dans *Germinal*. Enfin, le lecteur, la lectrice est amené.e à identifier, dès les premières pages, le genre du livre.

Dans le roman de Gaëlle Josse, l'incipit répond de manière très informative à l'attente d'un lecteur, d'une lectrice en ce qui concerne notamment le cadre spatiotemporel. Ici, les indications sont sommaires, bien que très précises. Une date : « le 3 novembre », un horaire : « 10 heures, ce matin », et un lieu : « Ellis Island ». Si ces informations ne sont pas développées, elles n'en sont pas moins évocatrices. En effet, l'île sur laquelle débarquaient les arrivant.e.s aux États-Unis porte en elle tout un imaginaire.

En revanche, nulle mention, dans les premières lignes, d'un nom précis, d'un personnage clairement identifié physiquement. Il n'est nommé que par sa fonction : « le dernier gardien et le dernier prisonnier » d'Ellis Island. Ce parallélisme de construction, porté par la répétition de l'adjectif qualificatif « dernier », met en écho le double statut du rédacteur du journal, à la fois partie prenante de l'administration pour laquelle il travaille mais aussi l'une de ses victimes.

- Le roman s'ouvre sur un champ lexical. Lequel ? Quelles remarques pouvez-vous faire ?

Le champ lexical de la mer se déploie tout au long du premier paragraphe : « la mer » par deux fois (l. 1 et 2), les « deux bateaux » (l. 2), « leurs ancres » (l. 5), « leurs grappins » (l. 6), « cette île » par trois fois (l. 8, 9 et 11). Ce champ lexical est souvent, en littérature, et plus particulièrement en poésie, mélioratif. Or, ici, la mer est excluante et menaçante. Les « ancres » et les « grappins » ont blessé le narrateur puisqu'ils l'ont « éperonné » (l. 5), et l'île l'a éloigné du reste du monde. Elle a constitué une prison pour son gardien, inversant les rapports de force et de domination entre l'homme et l'espace qu'il habite.

- L'incipit est, nous l'avons vu, un début de roman. Cependant, le texte évoque ici plutôt une fin. Qu'en pensez-vous ?

Dans le premier paragraphe, le mot « fini » se retrouve trois fois (l. 8, 9 et 10), et pour deux d'entre elles en début de phrase. L'anaphore a un effet d'insistance. Elle montre l'importance de cette fin de vie professionnelle pour John Mitchell. Elle permet de faire l'énumération des différents aspects de son existence. Enfin, elle a un effet poétique sur le texte. De fait, l'anaphore est souvent un procédé littéraire poétique ou théâtral dans la mesure où elle a une force évocatrice sonore. Le lecteur, la lectrice assiste donc à une fin alors que c'est l'ouverture du roman. Son horizon d'attente est ainsi perturbé. Le texte n'en est que plus susceptible de susciter sa curiosité.

- Relisez les dernières lignes du premier paragraphe. Que constatez-vous ?

Les trois dernières phrases du texte évoquent ce que Mitchell emportera lors de son départ d'Ellis Island. Elles sont de plus en plus courtes. De nouveau, on peut remarquer la teneur poétique de l'écriture puisque ce genre de procédé est généralement utilisé en poésie. Il convient d'analyser ces trois phrases séparément pour comprendre l'effet qu'elles ont sur le lecteur, la lectrice.

Tout d'abord, le narrateur évoque des « valises » (l. 13) et des « meubles » (l. 13). Ces objets sont généralement associés au départ, au voyage, au déménagement. On peut faire le lien avec l'arrivée des migrant.e.s sur Ellis Island. À son tour, « le dernier gardien » de l'île doit prendre le strict minimum pour partir vers une nouvelle vie.

La phrase suivante est non verbale : « Des malles de souvenirs » (l. 13-14). C'est une métaphore construite sur une expansion du nom accolée à un groupe nominal. Il est intéressant de noter que les deux termes renvoient à des réalités différentes. D'une part les « malles », objet réel, dont on peut imaginer la dimension et le poids. D'autre part des « souvenirs », qui, eux, sont immatériels. Le rapprochement de ces deux termes évoque à la fois le poids des années passées et des réminiscences, mais aussi les maigres biens qu'a accumulés Mitchell.

Enfin, la dernière phrase est elle aussi non verbale et réduite à un groupe nominal : « Ma vie » (l. 14). Il semble y avoir une disproportion entre l'immensité évocatrice du mot « vie » et la concision de la phrase.

2. Un retour administratif et sans affect (l. 15 à 53)

- Comment le narrateur raconte-t-il la fin à venir de sa vie sur Ellis Island ?

Le deuxième paragraphe s'ouvre sur une durée annoncée avant le départ de John Mitchell d'Ellis Island, « neuf jours » (l. 15). L'insertion entre virgules « pas un de plus » (l. 15) peut sonner comme une sentence administrative, voire comme une menace. Plus loin dans le passage, aux lignes 19-20, les deux indicateurs temporels, à savoir la date du « 12 novembre » et « vendredi prochain », marquent une preuve supplémentaire d'une échéance prévue mais décidée par quelqu'un d'autre que le narrateur. Il est à noter ici qu'il s'agit de la date réelle, historique, de la fermeture du centre d'Ellis Island.

L'administration est perçue comme lointaine, désincarnée et anonyme. On ne saura rien des « hommes du Bureau fédéral de l'immigration » (l. 16-17) : aucun portrait moral ni physique

ne sera fait de ces agents. Cités une seule fois, ils seront dans les lignes suivantes désignés par le pronom personnel « ils » (l. 18-19). Ils sont donc perçus par le lecteur, la lectrice comme un collectif anonyme et non comme des individus à part entière. Leur mission est de faire un « état des lieux » (l. 22). L'énumération « portes, grilles, entrepôts, remises, bureaux » (l. 23-24) permet de comprendre l'étendue et la diversité des lieux qu'a eus en charge le narrateur. Elle peut être perçue comme une gradation, car les lieux sont ici évoqués par ordre de grandeur. Cette énumération a aussi valeur d'insistance : elle permet de mesurer le nombre d'obstacles (physiques et symboliques) qu'ont eus à traverser les arrivant.e.s à Ellis Island.

- Le narrateur décrit ce qu'il imagine être ses premières heures de retour à Manhattan. Que remarquez-vous ?

Le retour sur le continent est présenté comme la suite logique du départ de l'île, c'est-à-dire les « dernières formalités » (l. 27). Le bâtiment qui accueille John Mitchell est déshumanisé, et le champ lexical associé (« verre », l. 28, « acier », l. 28, « alvéoles », l. 30, « grise », l. 31) est rendu ici de manière péjorative. Le bâtiment est même comparé à « une ruche » (l. 30). En d'autres mots, un endroit animal, déshumanisé au sens fort du terme, où chacun semble avoir une mission prédéfinie dont il ne peut se départir.

- Comment le narrateur envisage-t-il son départ de l'administration qui l'a employé ?

Le pronom « ils » désigne les employés de ce bâtiment, mais rien ne l'indique de manière explicite. C'est au lecteur, à la lectrice de faire le rapprochement. On lit par exemple « ils vont me dire » (l. 34). À nouveau, comme dans la réponse à la question précédente, le « ils » est anonyme, sans visage, sans identité.

Il en est de même lorsque le narrateur nous décrit les derniers moments d'un employé dans la vie d'entreprise. Il le désigne comme « un collègue » (l. 36), et le pronom indéfini montre l'uniformité des employés, dont on oublie vite l'identité après leur départ. Ce collègue qui quitte l'entreprise pourrait être n'importe qui, aussi bien un inconnu que Mitchell lui-même. Le départ de l'entreprise est présenté en deux temps. D'abord par la comparaison à la « meute » (l. 42), terme habituellement attribué à la vie en groupe des loups, souvent perçus comme des prédateurs. Tout comme le loup âgé, exclu de la meute, l'employé partant à la retraite est perçu avec « pitié » et « envie » (l. 35).

Le pot de départ, passage rituel du départ à la retraite dans les entreprises et les administrations, est vu avec une distance ironique et un regard critique, voire péjoratif. On peut relever les termes dépréciatifs « cérémonie déprimante » (l. 44), « discours convenus » (l. 45), « promesses de liesses [...] oubli[ées] aussitôt » (l. 47-49). Le narrateur utilise l'ironie lorsqu'il évoque l'état d'ébriété du nouveau retraité partant en « zigzaguant » (l. 50) et les cadeaux qu'il reçoit pour pêcher ou faire du bricolage, image d'Épinal d'une personne nouvellement à la retraite.

Enfin, après des phrases complexes, le narrateur clôt le passage par une sentence simple : « J'aimerais autant éviter ça » (l. 52-53). Le lecteur, la lectrice ne saura pas comment va réellement se passer le pot de départ de Mitchell, ni même s'il aura vraiment lieu, ce qui annonce d'ores et déjà le dénouement.

LANGUE

Grammaire

- Analysez la forme verbale dans la phrase suivante : « J'aimerais autant éviter ça » (l. 52-53).

Le verbe « aimer » est ici conjugué au conditionnel présent, à la première personne du singulier. Le conditionnel peut être considéré à la fois comme un temps et un mode. On peut l'estimer comme un futur dans le présent : « Tu as dit que tu serais là à l'heure. » On peut le considérer ici comme un mode, dans la mesure où il a valeur de souhait.

- Analysez l'expression de la négation dans la phrase suivante : « Je n'emporte que deux valises et quelques pauvres meubles » (l. 12-13).

L'expression de la négation est double. D'une part, elle est lexicale avec la présence de l'adjectif épithète antéposé « pauvres ». D'autre part, elle est syntaxique avec le recours à deux adverbes, « n' » et « que ». On peut dire alors qu'elle est partielle, et plus précisément restrictive. On pourrait la transformer en phrase affirmative en enlevant uniquement les deux adverbes.

Lecture analytique n° 2
« La rencontre de Nella »
De « Trop légèrement vêtue » (p. 76)
à « Nulle part où aller maintenant. » (p. 77)

Le passage met en scène la rencontre de Nella Casarini avec John Mitchell alors qu'elle vient d'être séparée de son frère lors du « tri » opéré lorsque les migrant.e.s arrivent sur l'île.

1. Le portrait de Nella (l. 1 à 11)

- Quel portrait physique de Nella est ici brossé ?

En littérature, le premier portrait fait par le narrateur de la femme aimée est généralement mélioratif et développé. Dans *Le dernier gardien d'Ellis Island*, il est en fait plutôt succinct et éloigné des canons habituels. Le réseau sémantique qui décrit Nella n'est pas connoté de manière méliorative. En effet, son corps est présenté comme « noueux » (l. 10), « sec » (l. 10), « tendu » (l. 11), ses mains ont « vieilli » (l. 9) prématurément. La description ne comporte pas de termes qui donneraient un indice sur l'avis ou les émotions de Mitchell, alors que, nous le verrons, il ressent une émotion très forte.

- Comment est présentée cette jeune femme qui va changer la vie de Mitchell ?

La rencontre amoureuse est l'un des *topoi* de la littérature. Une nouvelle fois, Gaëlle Josse change les règles de la scène. Par ailleurs, on note que « la vue » (l. 5) de Nella est pour le narrateur source d'une « douleur [...] insupportable » (l. 6). L'adjectif qualificatif hyperbolique montre l'intensité de la sensation. Le lecteur, la lectrice entre en empathie avec Nella. Mitchell dit toute la souffrance que lui inspire sa confrontation à la douleur de Nella qui ne sait pas où est son frère.

2. Un geste protecteur et amoureux (l. 12 à 35)

- Comment comprenez-vous le geste de Mitchell ?

Face à l'état émotionnel de Nella, et peut-être dans l'idée de lui être agréable, John Mitchell lui offre une couverture. Il ne se contente cependant pas de la lui donner, comme aux autres arrivant.e.s ; il la pose « sur ses épaules sans un mot » (l. 14-15). On peut comprendre ce geste comme intime, le geste d'un couple déjà formé. C'est en tout cas un geste protecteur, enveloppant, qu'accepte Nella. Il est intéressant de noter que le geste se poursuit d'un paragraphe à l'autre. Mitchell pose la couverture sur les épaules de Nella dans le premier paragraphe de notre passage, mais celle-ci réagit à ce geste dans le suivant. Ce faisant, Gaëlle Josse semble lier les deux paragraphes comme les deux personnages. On peut également voir cela comme la ligne que franchit Mitchell, et donc comme un passage au sens fort du terme dans le roman.

- Un dialogue silencieux s'installe entre les deux personnages. Comment est-il transcrit ?

Cinq phrases interrogatives s'enchaînent dans le cours du récit. Elles sont toutes des interrogations directes car il n'y a pas de verbe d'interrogation et elles se terminent par un point d'interrogation. Leur enchaînement montre à quel point Nella est bouleversée par la situation. Elle cherche à comprendre le geste de John Mitchell. Or, ces questions ne sont pas posées réellement par Nella, elles lui sont prêtées par le narrateur qui les voit passer « dans ses yeux » (l. 26). Ce passage montre combien les deux personnages se comprennent déjà sans se parler et combien Mitchell tient à Nella.

3. La découverte de Nella (l. 36 à 52)

- Certaines phrases du passage sont en italique. Reconnaissez-vous la langue dans laquelle elles sont prononcées ? Que signifient-elles ?

Deux phrases en italique sont insérées dans l'extrait : « *La supplico, signore* » (l. 42) et « *Sono la sua sorella, la sua madre* » (l. 48-49). Il s'agit de la langue italienne officielle. La première est une supplication, celle de ne pas séparer le frère et la sœur. La traduction littérale n'est pas donnée. Ces changements de langue et de typographie font entrer le lecteur, la lectrice dans la scène telle que l'a vécue Mitchell. De ce fait, il y a une plus grande émotion qui s'en dégage. La seconde phrase est, elle, traduite directement : « Je suis sa sœur, sa mère » (l. 49-50). Là encore, le procédé littéraire nous fait percevoir la scène du point de vue de Mitchell. Connaissant des rudiments d'italien, il est capable de traduire rapidement les propos de Nella.

- Bien que John Mitchell et Nella échangent quelques mots dans ce passage, c'est le portrait de son frère Paolo qui semble prendre de l'importance. Montrez comment.

L'échange entre Mitchell et Nella ne nous apprend que peu d'éléments sur elle, si ce n'est son nom de famille, Casarini, et qu'elle est sarde. Or, le portrait moral de son frère est plus développé, et il est essentiellement mélioratif : « gentil » (l. 45), « travailleur » (l. 46), « courageux » (l. 46-47). Il est aussi question du lien de dépendance qui les unit.

- Après le passage en italien, les phrases ont pour sujet le pronom personnel « je ». Qu'en déduisez-vous ? Selon vous, quel effet cela produit-il sur le lecteur, la lectrice ?

Les dernières phrases du passage sont écrites aux premières personnes du singulier et du pluriel. Le « je » désigne Nella et le « nous » la désigne avec son frère. Or, aucune marque typographique ne vient signaler sa prise de parole. Il est ici question de discours indirect libre. Cela permet d'entendre les paroles de Nella telles qu'elles ont été prononcées et donc telles qu'elles ont été entendues par John Mitchell. Ce procédé permet une plus grande empathie pour le frère et la sœur, et laisse entendre leur espoir d'une Amérique de la « dernière chance » (l. 51).

LANGUE

Grammaire

- Analysez l'expression de l'interrogation dans cette phrase : « Que pouvais-je lui vouloir ? » (l. 22).

C'est une interrogation directe car elle se termine par un point d'interrogation et ne contient pas de verbe d'interrogation introducteur. Elle est partielle puisque sa réponse ne peut être réduite à une réponse par « oui » ou par « non ». Le langage est soutenu : la question est introduite par le pronom « que » et non par « qu'est-ce que », et elle est composée d'une inversion sujet/verbe.

- Analysez la phrase suivante : « Elle s'est redressée, a paru se calmer, et elle a essuyé son visage » (l. 36-37).

Cette phrase complexe est composée de trois propositions indépendantes. Les deux premières sont juxtaposées et les deux dernières coordonnées. La juxtaposition des deux premières laisse penser que les deux actions se sont produites en même temps. La coordination des deux suivantes permet de faire comprendre au lecteur, à la lectrice que son acte est le dernier et vient en conclusion. Le fait que la phrase soit en trois temps laisse supposer que l'action est très rapide.

ENTRAÎNEMENT AU BACCALAURÉAT

Commentaire (séries technologiques et générale)

Vous ferez le commentaire de l'extrait suivant, le départ à la guerre de Harry : de « Et le jour des adieux » (p. 64) à « à la fois l'objet et le sujet. » (p. 66)

Nous proposons les parties suivantes :

1. Le temps et l'histoire

Relever les marqueurs de temps qui parcourent le texte, l'évocation de l'histoire. Le passage est révélateur d'une réflexion qui parcourt le roman : le tressage entre le temps individuel et le temps historique.

2. Daisy, une mère déjà en deuil et un fils en sursis

Le portrait de Daisy est fait en deux temps : d'une part, celle qu'elle a été, d'autre part, celle qu'elle est en train de devenir. On peut noter les accessoires de mode qui semblent contradictoires avec la profondeur du personnage. Le portrait du fils est construit sur les mêmes contrastes, oscillant entre la joie d'une famille aimante et la gravité de son destin.

3. Un témoin privilégié de l'intime et de l'histoire

Comme dans d'autres passages du roman, Mitchell semble être à la fois le conteur de sa vie personnelle, mais aussi, et peut-être surtout, de l'histoire en train de se faire.

Dissertation (série générale)

Sujet : Le roman de Gaëlle Josse est nourri de recherches documentaires. Cependant, il s'agit d'un journal intime, celui de John Mitchell. On peut lire à la page 68 : « Depuis Ellis, j'ai regardé vivre l'Amérique. » Comment un récit intime peut-il évoquer l'histoire ?

I) Un récit intime

a) Le genre du journal intime

Le journal est, par définition, le genre littéraire de l'intime. Le pronom personnel « je » est le plus utilisé du roman.

b) Des histoires d'amour sur l'île

Le roman est marqué par deux épisodes de la vie amoureuse de Mitchell : Liz et Nella. L'épisode de la mort de l'une et la rencontre de l'autre sont des moments clés du roman.

II) L'histoire comme fil rouge

a) La Seconde Guerre mondiale

Elle est évoquée à travers le récit de la mort de Harry, le neveu de John et Liz Mitchell. Sa disparition en tant que jeune soldat lui permet d'évoquer l'épisode traumatique de la mort de centaines de jeunes Américains lors des débarquements en Normandie.

b) Le maccarthysme

Le personnage de Kovács marque profondément Mitchell. Il permet à l'autrice d'évoquer cet épisode de « chasse aux sorcières » aux États-Unis.

III) Des liens étroits entre l'histoire de Mitchell et celle de l'Amérique

a) Les rencontres qui changent Mitchell

Le personnage de Lazzarini est la figure du clandestin par excellence, mais même le gardien d'Ellis Island se prend d'amitié pour lui. Il incarne l'image d'une Amérique composite, polyglotte, débrouillarde et dans l'entraide.

b) Mitchell, un témoin privilégié de la vie des hommes

Ellis Island est une terre de passage, mais également une terre de rencontres où se croisent des destinées multiples. Par sa fonction, Mitchell est au cœur de ces échanges : son histoire, qu'il ressent un tel besoin de retranscrire, est intimement liée à celle d'Ellis Island et des personnes qui l'ont foulée. Le gardien de l'île est devenu un gardien de la mémoire.

III. S'approprier l'œuvre

Bibliographie

Romans

Les heures silencieuses, Autrement, 2011 ; J'ai lu, 2012
Nos vies désaccordées, Autrement, 2012 ; J'ai lu, 2013
Noces de neige, Autrement, 2013 ; J'ai lu, 2014
L'ombre de nos nuits, Noir sur Blanc, 2016 ; J'ai lu, 2017
Un été à quatre mains, Ateliers Henry Dougier, 2017
Une longue impatience, Noir sur Blanc, 2018 ; J'ai lu, 2019
Ce matin-là, Noir sur Blanc, 2021 ; J'ai lu, 2022
La nuit des pères, Noir sur Blanc, 2022 ; J'ai lu, 2023

Poésie

L'Empreinte et le Cercle, Encre Vives, 2005
Signes de passage, Hélices/Poésie terrestre, 2007
Castillanes/.doc, Encre Vives, 2009
Carnets du Leonardo Express, Encre Vives, 2009
Et recoudre le soleil, Noir sur Blanc, 2022

Quelques œuvres pour aller plus loin

Sur les migrations

À l'abri de rien, Olivier Adam, Points, 2008
La Mer à l'envers, Marie Darrieussecq, Gallimard, collection « Folio », 2021
Eldorado, Laurent Gaudé, J'ai lu, 2009
Ulysse from Bagdad, Éric-Emmanuel Schmitt, Le Livre de Poche, 2010

Sur le lien entre histoire et littérature

Un barrage contre le Pacifique, Marguerite Duras, Belin, collection « Classicolycée », 2011
La Douleur, Marguerite Duras, Gallimard, collection « Folio », 1993
La Carte postale, Anne Berest, Le Livre de Poche, 2022
Journal d'un corps, Daniel Pennac, Gallimard, collection « Folio », 2014

FICHE ÉLÈVE I. Entrer dans l'œuvre
--

ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

- 1) En regardant l'illustration de la couverture et le titre, que pouvez-vous imaginer du roman ?
- 2) Gaëlle Josse a collecté un certain nombre d'images et de textes (chansons, poèmes) autour d'Ellis Island sur ce site : <https://derniergardienellis.tumblr.com/> Choisissez l'une des photos et décrivez-la.
- 3) Plusieurs des photos sont contemporaines et présentent des migrant.e.s d'aujourd'hui. Connaissez-vous ces lieux ? Pouvez-vous en nommer quelques-uns ?

II. Comprendre l'œuvre

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

- 1) Parcourez le livre de Gaëlle Josse. Comment est-il structuré ? Y reconnaissez-vous le découpage en chapitres traditionnel ? Quelles remarques pouvez-vous faire ?
- 2) Sur combien de jours le roman se déroule-t-il ? Quelle est la période décrite par John Mitchell dans son journal ? Quelles remarques pouvez-vous faire en comparant ces deux durées et quels sont les procédés de temporalité narrative utilisés ?
- 3) En feuilletant le livre, on se rend compte que certains passages sont en italique. À quoi correspondent-ils ? Quelles remarques pouvez-vous faire sur le statut de ces passages au sein du roman ?

LECTURES ANALYTIQUES

Lecture analytique n° 1

De « C'est par la mer que tout est arrivé. » (p. 9)
à « J'aimerais autant éviter ça. » (p. 11)

1. Un incipit mystérieux (l. 1 à 14)

- Rappelez brièvement les attendus d'un incipit. Quelles remarques pouvez-vous faire ici ?
- Le roman s'ouvre sur un champ lexical. Lequel ? Quelles remarques pouvez-vous faire ?
- L'incipit est, nous l'avons vu, un début de roman. Cependant, le texte évoque ici plutôt une fin. Qu'en pensez-vous ?
- Relisez les dernières lignes du premier paragraphe. Que constatez-vous ?

2. Un retour administratif et sans affect (l. 15 à 53)

- Comment le narrateur raconte-t-il la fin à venir de sa vie sur Ellis Island ?
- Le narrateur décrit ce qu'il imagine être ses premières heures de retour à Manhattan. Que remarquez-vous ?
- Comment le narrateur envisage-t-il son départ de l'administration qui l'a employé ?

LANGUE

Grammaire

- Analysez la forme verbale dans la phrase suivante : « J'aimerais autant éviter ça » (l. 52-53).
- Analysez l'expression de la négation dans la phrase suivante : « Je n'emporte que deux valises et quelques pauvres meubles » (l. 12-13).

Lecture analytique n° 2
« La rencontre de Nella »
De « Trop légèrement vêtue » (p. 76)
à « Nulle part où aller maintenant. » (p. 77)

1. Le portrait de Nella (l. 1 à 11)

- Quel portrait physique de Nella est ici brossé ?
- Comment est présentée cette jeune femme qui va changer la vie de Mitchell ?

2. Un geste protecteur et amoureux (l. 12 à 35)

- Comment comprenez-vous le geste de Mitchell ?
- Un dialogue silencieux s'installe entre les deux personnages Comment est-il transcrit ?

3. La découverte de Nella (l. 36 à 52)

- Certaines phrases du passage sont en italique. Reconnaissez-vous la langue dans laquelle elles sont prononcées ? Que signifient-elles ?
- Bien que John Mitchell et Nella échangent quelques mots dans ce passage, c'est le portrait de son frère Paolo qui semble prendre de l'importance. Montrez comment.
- Après le passage en italien, les phrases ont pour sujet le pronom personnel « je ». Qu'en déduisez-vous ? Selon vous, quel effet cela produit-il sur le lecteur, la lectrice ?

LANGUE

Grammaire

- Analysez l'expression de l'interrogation dans cette phrase : « Que pouvais-je lui vouloir ? » (l. 22).
- Analysez la phrase suivante : « Elle s'est redressée, a paru se calmer, et elle a essuyé son visage » (l. 36-37).

ENTRAÎNEMENT AU BACCALAURÉAT

Commentaire (séries technologiques et générale)

Vous ferez le commentaire de l'extrait suivant, le départ à la guerre de Harry : de « Et le jour des adieux » (p. 64) à « à la fois l'objet et le sujet. » (p. 66)

Dissertation (série générale)

Sujet : Le roman de Gaëlle Josse est nourri de recherches documentaires. Cependant, il s'agit d'un journal intime, celui de John Mitchell. On peut lire à la page 68 « Depuis Ellis, j'ai regardé vivre l'Amérique. » Comment un récit intime peut-il évoquer l'histoire ?

III. S'appropriier l'œuvre

Bibliographie

Romans

Les heures silencieuses, Autrement, 2011 ; J'ai lu, 2012
Nos vies désaccordées, Autrement, 2012 ; J'ai lu, 2013
Noces de neige, Autrement, 2013 ; J'ai lu, 2014
L'ombre de nos nuits, Noir sur Blanc, 2016 ; J'ai lu, 2017
Un été à quatre mains, Ateliers Henry Dougier, 2017
Une longue impatience, Noir sur Blanc, 2018 ; J'ai lu, 2019
Ce matin-là, Noir sur Blanc, 2021 ; J'ai lu, 2022
La nuit des pères, Noir sur Blanc, 2022 ; J'ai lu, 2023

Poésie

L'Empreinte et le Cercle, Encre Vives, 2005
Signes de passage, Hélices/Poésie terrestre, 2007
Castillanes/.doc, Encre Vives, 2009
Carnets du Leonardo Express, Encre Vives, 2009
Et recoudre le soleil, Noir sur Blanc, 2022

Quelques œuvres pour aller plus loin

Sur les migrations

À l'abri de rien, Olivier Adam, Points, 2008
La Mer à l'envers, Marie Darrieussecq, Gallimard, collection « Folio », 2021
Eldorado, Laurent Gaudé, J'ai lu, 2009
Ulysse from Bagdad, Éric-Emmanuel Schmitt, Le Livre de Poche, 2010

Sur le lien entre histoire et littérature

Un barrage contre le Pacifique, Marguerite Duras, Belin, collection « Classicolycée », 2011
La Douleur, Marguerite Duras, Gallimard, collection « Folio », 1993
La Carte postale, Anne Berest, Le Livre de Poche, 2022
Journal d'un corps, Daniel Pennac, Gallimard, collection « Folio », 2014